

placent leurs champs avec intelligence, est bien propre à démontrer à ces ouvriers qui sont actuellement sans ouvrage, l'avantage qu'il y aurait pour eux de s'établir sur une terre; avec du courage, l'amour du travail, surtout un travail raisonné, ils acquerraient bientôt une bonne aisance.

Nous félicitons M. Pécivain de l'Événement d'avoir donné matière à réflexion sur un sujet aussi important, aux ouvriers qui reçoivent son journal. Cet élan vers les choses agricoles doit être provoqué par les voix unanimes de la presse. Elle a mission de jeter le cri d'alarme lorsque nous sommes menacés de la misère; désigner à la classe ouvrière un point d'appui pour la soustraire à la disette et lui indiquer des moyens de se procurer l'aisance, est pour la presse une noble tâche.

Que la presse dise souvent au cultivateur de chérir son champ, de préférer son art à tous les autres, d'être économe, de s'instruire et de s'éduquer pour être bon cultivateur. Ainsi se fera l'alliance de l'agriculture et des lettres; ainsi se rencontreront, sur le terrain des services mutuels, les généreux ouvriers qui nourrissent l'homme et les intelligences qui l'éclairent.

Perfectionner l'ouvrier de la terre, faire aimer les champs, ce doit être assurément l'œuvre de la presse qui a conscience de sa haute mission.

Voici ce que nous lisons dans l'Événement, sous le titre les récoltes.

"De toutes les parties du district de Québec nous arrivent les nouvelles les plus rassurantes sur l'état de la récolte. Celle de foin va être plus abondante que d'ordinaire; en maints endroits même, elle va atteindre un chiffre inouï. On peut en dire autant des végétaux et légumes de toutes espèces, du jardinage, et surtout des grains, à la nutrition desquels les chaleurs tropicales de ces derniers jours ont donné un merveilleux élan.

"Au milieu de la crise financière extraordinaire que nous traversons; dans l'état complet de dépression commerciale, et de stagnation de toutes les industries par lesquelles nous passons, il y a vraiment lieu d'être satisfait d'un pareil résultat. Bien d'autres pays, en apparence plus que le Canada, sont loin de pouvoir se féliciter sur l'apparence de leurs récoltes; cette première et dernière source de la prospérité des nations.

"L'abondance extraordinaire de divers produits agricoles survenant immédiatement l'effet d'en faire baisser les prix sur nos marchés. Nos cultivateurs ne s'en trouveront pas plus mal, puisqu'ils pourront vendre le double, et même le triple de leurs denrées; (car il arrive bien rarement que le cultivateur, s'il y apporte la diligence voulue, ne finisse pas par vider ses greniers)—et les habitants des villes, si fâcheusement éprouvés par les temps de crise exceptionnelle que nous traversons, s'en trouveront cent fois mieux, puisqu'ils pourront faire les achats de première nécessité à la vie, à des taux comparativement réduits.

"En aucun temps, peut-être, cette supériorité, cette indépendance complète de la profession agricole sur toutes les autres ne se sont montrées d'une manière aussi palpable.

"En effet, pendant que tout languit, pendant que tout dépérit au Canada, comme dans tous les autres pays du monde: commerce, finances, industrie, spéculations de tous genres; le cultivateur seul est prospère. Par cultivateurs nous entendons, surtout, ceux qui font une culture raisonnée et intelligente, ceux dont les bras sont dirigés par la tête, ceux qui ne travaillent pas au hasard, au jour le jour, sans raisonner d'avance leurs opérations, sans se donner la peine d'apprendre à savoir ce qu'ils font et ce qu'ils doivent faire.

"Quelle différence entre ces cultivateurs intelligents et instruits—comme on en rencontre un assez grand nombre aujourd'hui—et ces pauvres ouvriers des villes, mercenaires de tous les instants, et qui doivent compter pour gagner honorablement leur pain de chaque jour, et élever convenablement leurs familles, avec cette suite de circonstances incontrôlables qu'ils ne peuvent prévoir, avec ces nombreux accidents qu'ils sont encore bien moins capables de conjurer.

"Le cultivateur, il est vrai, doit compter avec l'état plus ou moins favorable des saisons. Mais là encore, s'il a l'intelligence suffisante, les connaissances voulues, il est presque toujours sûr d'être à l'abri de la misère.

"Bien plus, c'est souvent lorsque la saison se comporte mal

que le cultivateur instruit tire les plus larges bénéfices du sol qu'il arrose de ses sueurs. En effet, si les produits qu'il récolte sont moins abondants, ils le sont encore bien moins sur les sols mal préparés, mal façonnés des cultivateurs ignorants ses voisins; il y a large compensation pour lui; car si la récolte moine, s'il vend moins, par contre, vêt la pénurie, il vend beaucoup plus cher.

"Aussi, entend-on souvent dire à ces cultivateurs intelligents que les mauvaises années sont les meilleures pour eux; parce que si, pour des raisons incontrôlables, l'année se comporte mal, elle se comporte dix fois plus mal pour les voisins dont les terres sont mal conditionnées. Dès lors, ils trouvent dans le plus haut prix de la vente de leurs produits, un équilibre qui est tout à leur avantage.

"Le cultivateur a ceci de bon: c'est qu'il est indépendant de tout le monde. Aucun autre métier, aucune autre profession ne peut en dire autant.

"Que l'argent soit rare, qu'il soit abondant, qu'est-ce que cela fait au cultivateur? Il est toujours bien sûr de ne pas mourir de faim sur ses tas de blé!

"N'est-il pas certain d'avoir toujours sa nourriture, ainsi que celle de sa famille? Quel autre corps de métier, quels autre profession pourrait se vanter d'autant?

"S'il est industriel, s'il a appris aux membres de sa famille à l'être, il trouve, dans le sol même, les produits nécessaires à la confection de ses vêtements pour toutes les saisons.

"Il a, chez lui, le combustible qu'il lui faut pour affronter les rigueurs de notre climat.

"À proprement parler, le cultivateur canadien n'a besoin que de trois choses qu'il doit tirer du dehors: la fonte, le fer et l'acier pour la confection de ses instruments. Mais par les temps que nous traversons, il n'a guère à se plaindre: ces objets de première nécessité sont de 25 et 30 0/0 meilleur marché qu'ils n'étaient il y a deux ou trois ans.

"S'il se plaint de la difficulté qu'il éprouve pour l'écoulement rapide de ses produits, et pour leur conversion en argent, au moins il a droit d'espérer que cela n'aura qu'un temps; mais, en attendant, il vit, il est sûr de n'être pas obligé de mander son pain aux portes des maisons; bien d'autres, dans les divers corps de métier, voudraient en dire autant.

"Au reste, si nos cultivateurs ne font guère d'argent avec la vente de leurs produits, et si cet état de choses devait durer encore quelque temps, nous serions presque tenté de dire que c'est peut-être un mal pour un bien. Comme tant d'autres, nos cultivateurs ne font pas toujours de cet argent le meilleur emploi possible. Combien ne le gaspillent-ils pas pour l'achat de chevaux et de voitures de luxe, pour l'acquisition de vêtements dépendants dont ils n'ont guère besoin, et qui ne sient guère à leur état!

"La crise financière extraordinaire qui sévit sur le monde entier, aura, espérons-le au Canada, d'excellents résultats. L'habitant des villes, l'homme de profession, le négociant, l'homme de métier, le journalier, le cultivateur, vont apprendre, à leurs dépens, à se passer d'une foule de choses dont ils peuvent et doivent toujours se passer, et pratiquer l'économie.

"L'économie! voilà, croyons-nous, le secret de la prospérité inouïe de la France, pendant que tous les autres pays du monde sont plongés dans la misère et se lamentent. Le paysan français est, en avant de tout, intelligent, sait tirer le parti le plus avantageux de tout, et surtout, il est économe. Chercher ailleurs le secret de la prospérité matérielle des nations est peine perdue.

"Que le cultivateur canadien-français sache produire avec intelligence; qu'il apprenne à cultiver; qu'il sache économiser et il n'y aura pas au monde un peuple plus heureux que lui!"

Hygiène

Le moment est opportun pour rappeler aux cultivateurs, dont les fatigues vont être extrêmes autant que les travaux multipliés et incessants, ce qu'ils se doivent faire, ce qu'ils savent, ce qu'ils ne font pas, ce dont ils ne se confessent jamais.

Quand on part pour les champs dès le point du jour, qui commence si tôt maintenant; quand on est condamné à tout braver pour ne revenir lentement à la ferme qu'à nuit serrée, comme on